

Violence et cruauté

« Si la cruauté humaine s'est tant exercée contre l'homme, c'est trop souvent qu'elle s'était fait la main sur les animaux. »

Marguerite Yourcenar (*Lettres à ses amis et quelques autres*, Gallimard, 1995)

J'ai vécu dans un monde rempli de bruit et de fureur, en un temps où les hommes ont déployé des raffinements de cruauté qui n'avaient jamais été atteints. Pourtant, efficacement préservé par le cocon familial, puis par les hasards de l'existence, je n'ai guère eu à en souffrir. Peut-être est-ce la raison pour laquelle son spectacle, dont on ne cesse de nous gratifier, m'est insupportable ?

Bien que fort méfiant à l'égard de ce que nous livre notre mémoire, et en particulier de notre tendance à embellir nos souvenirs agréables ou au contraire à les exagérer, s'ils sont pénibles, il me semble que les relations entre paysans du Morvan étaient plutôt caractérisées par leur douceur et leur bienveillance, trait qui paraît confirmé par les [statistiques de 2014](#) qui classent encore la Nièvre au soixante-dixième rang de la délinquance parmi nos 101 départements, avec un taux de 37,27 ‰. Encore faut-il dire que les délinquants devaient être pour la plupart de petits voleurs, et qu'entre le milieu du XX^e siècle et le début du suivant, le taux de criminalité en France a fort augmenté, passant de 14,06 ‰ en 1949 à 62,35 ‰ en 2005, chiffre demeuré stationnaire. Les villes génèrent à coup sûr plus de violence que les campagnes, et la cruauté y est plus répandue. Dans mon enfance, je n'ai pas souvenir d'avoir assisté à une bagarre, même à l'école, où l'on ne persécutait pas les plus

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours XI

faibles comme à Paris. L'idiot du village, un grand adolescent, parcourait toutes les routes de la commune sans jamais recueillir autre chose que des sourires et des propos amicaux. Enfin, je n'ai jamais entendu parler de crimes de sang, excepté les suicides qui se multiplièrent après la guerre. Cela ne signifie pas que les rapports entre paysans étaient idylliques : là comme ailleurs on jalousait son voisin, on médisait et la haine pouvait s'installer pour plusieurs générations entre deux familles. Mais ces conflits restaient verbaux et troublaient rarement la paix des champs. Pourtant, nos paysans n'étaient pas exempts de cruauté. Mais ils l'exerçaient sur les animaux plutôt que contre leurs semblables.

Encore était-ce dans le sens où l'entend Marcel Proust, qui n'est pas le pire : « *L'indifférence aux souffrances qu'on cause est la forme terrible et permanente de la cruauté.* » (*Du côté de chez Swann*, 1913). Certains et certaines n'ignoraient pas, sans doute, le plaisir d'infliger des souffrances, mais il me semble qu'ils étaient rares. En revanche, les éleveurs pouvaient être brutaux avec leurs bêtes, comme mon vieil oncle qui jouait de l'aiguillon et du bâton sans compter pour compenser, avec force jurons, sa maladresse à conduire un attelage, mais c'était, si j'ose dire, sans méchanceté, faute de savoir se contrôler, comme le prouve l'anecdote suivante. Au début de mon séjour chez lui, il me dit d'*aranier*¹ une vache qui lambinait comme nous conduisions aux prés son petit troupeau. Fier du bâton qu'il m'avait donné (j'avais huit ans), je l'appliquai sur la croupe de la pauvre bête avec tant d'enthousiasme qu'un peu de sang filtra à travers le pelage. Gêné, je me tournai vers lui, qui ne me fit jamais une

1 Glossaire du Morvan - Volume 1
- Page 30 books.google.fr > books
Eugène de Chambure · 1878 :

<p>AIRAGNER, v. n. Exciter, stimuler de la voix, de l'aiguillon, harceler : « allon, viâ, airagné lé bœu ! » Allons, vite, excitez, piquez les bœufs !</p>

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours XI

remontrance. Il me jeta, sans commentaire, un lourd regard de reproche. Depuis, j'ai toujours traité les bêtes avec douceur. Reste la manière dont ils les abattaient. Seuls, je crois, les lapins avaient en principe une mort relativement douce : on leur brisait la nuque d'un coup de gourdin avant de les saigner. Les volailles n'avaient pas droit aux mêmes égards, ni le cochon : mon frère raconte volontiers comment le curé se précipita pour parcourir à bicyclette les sept-cents mètres qui nous séparaient du presbytère et de l'église, averti par les cris du cochon qu'on égorgeait : il venait (souvenir de la dîme ?) réclamer sa part du boudin ! Dans ces cas, bien sûr, les paysans exerçaient une violence que nous avons déléguée aux abattoirs, mais si « la Saint Cochon » était une fête joyeuse, ils ne mettaient aucune malice dans ces tâches indispensables.

C'est pourquoi je ne pense pas qu'il y ait une relation de cause à effet entre la violence que nous exerçons sur les animaux (et qui, bien sûr, ne doit pas aller au-delà du strict nécessaire) et la cruauté que nous déployons envers nos semblables. Les paysans, qui ont été victimes de tant de violences au cours de leur histoire, y ont eu rarement recours, soit dans des révoltes causées par une misère extrême et, pour cette raison, vouées à l'échec et à une sauvage répression, soit dans les revanches qu'ils ont prises pendant la Révolution, avant de retourner à leurs mœurs pacifiques. N'en déplaise à Marguerite Yourcenar.

Lundi 15 février 2021